la carte figurant la Russie et les deux empires voisins d'une manière significative. Imaginons le réseau russe décomposé en deux faisceaux de lignes équidistantes, le premier faisceau aboutissant normalement à la frontière, le second faisceau parallèle à cette frontière. L'équidistance des voies ferrées composant chacun des faisceaux sera de 16 myriamètres sur le sol russe. Bref, la maille du réseau aura seize myriamètres de côté, soit une surface d'environ 256 myriamètres carrés. C'est un chiffre élevé : remarquons que ce n'est qu'une moyenne; la portion de l'empire russe située à gauche de la ligne Pétersbourg-Moscou-Astrakan est couverte de mailles beaucoup plus serrées que ne l'indique ce chiffre moyen; tandis que la portion située à droite est couverte de mailles beaucoup plus larges.

Si on figure les mêmes chiffres pour le

réseau de l'empire d'Autriche, l'équidistance des fils du réseau est de 6 myriamètres, ce qui donne à la maille une surface de 36 myriamètres carrés. On peut encore remarquer que c'est là une moyenne; certaines mailles du réseau autrichien sont beaucoup plus larges; d'autres sont plus étroites. Mais si l'on veut une idée générale sans examiner en détail la topographie de l'Autriche, on a cette notion très simple que la maille du réseau est de 6 myriamètres. Si l'on imagine la même représentation du réseau allemand, l'équidistance moyenne des fils du réseau est de 4,2 myriamètres; ce qui donne à la maille une surface moyenne de 18 myriamètres carrés.

Cette simple juxtaposition des chiffres 4, 6, 16, qui expriment en myriamètres la distance des voies ferrées parallèles sur les trois réseaux, *allemand*, *autrichien*,

russe, cette juxtaposition presque enfantine permet de mesurer la vitesse moyenne de la mobilisation dans chacun des trois Etats. Qu'est-ce que la mobilisation ? La mobilisation est l'opération par laquelle chaque bataillon, chaque escadron, chaque batterie est amenée du pied de paix au complet de guerre. Cette opération consiste dans le mouvement d'individus, hommes ou chevaux, quittant le labeur local de l'atelier et de la ferme, pour gagner la caserne du *bataillon*, de l'*escadron*, de la *batterie*.

La durée de cette opération dépend essentiellement : 1° de la distance de chacun des atomes, *hommes* ou *chevaux*, au noyau de mobilisation sur lequel ils doivent s'agglomérer pour former un bataillon, un escadron, une batterie ; 2° de la vitesse avec laquelle chacun de ces atomes peut parcourir cette distance. Il se

passe dans cette opération quelque chose d'analogue à une dissociation chimique. La mobilisation fournit un précipité dont la formation est plus ou moins rapide suivant les deux données précédentes. La première donnée dépend de la population par myriamètre carré ; plus cette population est dense, plus petite est la distance de chaque atome à son centre de précipitation. La seconde donnée dépend de l'état de la voie de communication liant chaque atome à son centre de précipitation. Par une voie ferrée, la vitesse de l'atome est vingt-quatre fois plus grande que sur une route ordinaire.

D'où l'importance de la densité du réseau ferré sur cette seconde donnée. Suivant que la maille du réseau a 16, 6, ou 4 myriamètres de côté, l'atome situé au centre de la maille qui est attiré vers son centre de mobilisation doit parcourir 8,

3, ou 2 myriamètres avant de gagner la voie ferrée; d'où un retard pour l'atome, puisque sa vitesse est alors très faible. Un individu parcourt, avec plus ou moins de fatigue, 8 myriamètres en deux ou trois jours sur une route ordinaire. Par la voie ferrée, il opère en 2 ou 3 heures le même parcours avec une grande facilité. Il est aisé de comprendre combien la décomposition idéale des réseaux ferrés en mailles équidistantes rend immédiates les conséquences qui en résultent pour la mobilisation.

Mais ce n'est pas fini. Les atomes sont agglomérés en bataillons, en escadrons, en batteries. Les fils du réseau ferré ont été les canaux par où s'est effectuée cette agglomération. Il va s'agir de transporter les molécules, *bataillons, escadrons, batteries*, jusqu'à la frontière. Nouvelle utilisation du réseau. Ce nouveau transport

constitue la concentration. La concentration comporte un travail plus considérable que la mobilisation. Par travail on entend ici le produit de la masse transportée par le chemin parcouru. La mobilisation a pour effet de réunir autour d'un centre local, les atomes épars dans une enceinte déterminée, définie quelquefois *subdivision de région*. S'il existe cent quarante-quatre pareilles subdivisions sur le territoire de l'Etat, pour former une molécule, la distance moyenne est douze fois plus petite que la distance moyenne à parcourir par la molécule agrégée au chef-lieu de subdivision, lorsque cette molécule doit être transportée à la frontière.

Cette indication suffit à préciser l'importance relative des deux services rendus successivement par les voies ferrées pendant la mobilisation d'abord, pendant la concentration ensuite. Dans la mobilisa-

tion, c'est d'un grand nombre de petits parcours qu'il s'agit. A chacune des stations du réseau sont attirés les atomes qui se mobilisent jusqu'au centre local. Dans la concentration, c'est d'un petit nombre de longs parcours qu'il s'agit : de cent quarante-quatre stations de l'intérieur du réseau partent les molécules qui se concentrent vers un petit nombre de stations frontières, pour y composer par leur réunion des divisions et des corps d'armée. L'ensemble de ces molécules comprend : 1° les atomes mobilisés ; 2° les noyaux sur lesquels se sont soudés ces atomes ; 3° un matériel considérable. La masse des transports de concentration l'emporte sur la masse transportée pendant la mobilisation. Il n'est pas téméraire d'écrire que la masse *à concentrer* est à peu près trois fois plus grande que la masse à *mobiliser*.

Plus haut, il a été remarqué qu'en admettant cent quarante-quatre subdivisions de recrutement, on était conduit à un parcours moyen douze fois plus long pour la *concentration* que pour la mobilisation. De cette double considération, il résulte que la masse étant triple, le chemin douze fois plus long, le travail à réclamer des chemins de fer dans la concentration est trente-six fois plus considérable que dans la mobilisation. Il n'en faut pas plus pour expliquer : 1° la longueur de la période de concentration par rapport à la période de mobilisation ; 2° la tension du service des voies ferrées dans la période de concentration par rapport à la période de mobilisation. On conçoit, en effet, qu'il n'y a guère de similitude dans les deux efforts. Demander au même organe deux travaux aussi différents, c'est assigner à leur accomplissement des conditions absolument différentes.

On voit, à l'évidence, que plus le réseau d'un Etat est long, plus les mailles en sont serrées, plus facilement est opéré le travail de la mobilisation d'abord, le travail de la concentration ensuite. L'infériorité du réseau russe, par rapport au réseau autrichien, en vue de la mobilisation, est marquée, au point de vue de la distance des *localités de chaque subdivision de recrutement* aux stations les plus proches. Cette infériorité apparaît, même par la pénurie de voies ferrées desservant les *centres de mobilisation,* à ce point que plusieurs de ces centres sont à une distance considérable de toute voie ferrée. Bien plus marquée encore est l'incapacité du réseau russe pour effectuer le travail de la concentration concurremment au réseau autrichien et concurremment au réseau allemand. Abandonnons les généralités; entrons dans le détail des faits. La statis-

tique du 31 décembre 1886, déjà citée d'après la *Revue Générale des Chemins de fer*, indique pour la Russie et la Finlande une population de 87 millions d'habitants. La même statistique enregistre une population de 47 millions pour l'Allemagne et de 41 millions pour l'Autriche-Hongrie, soit 88 millions pour les deux Etats alliés. Au point de vue du chiffre de la population, identité entre les adversaires. Il a été calculé plus haut quelle était la largeur moyenne de la maille du réseau ferré pour les trois Etats. La statistique déjà invoquée apprend qu'il y a en Russie 3 kilomètres de chemins de fer pour dix mille habitants; tandis qu'en Autriche, il y a 6 kilomètres pour la même population; tandis qu'en Allemagne il y en a 8 kilomètres.

Cette statistique est moins accablante pour la Russie que la statistique compa-

rative des aires territoriales desservies par une longueur déterminée de voie ferrée. Néanmoins cette statistique suffit à faire sentir que, au point de vue des transports de guerre, l'instrument de concentration dont dispose la Russie, fera, en sept jours seulement, la besogne que feraient en trois jours l'instrument de l'Autriche et l'instrument de l'Allemagne.

Un ouvrage intitulé *Von der Weichsel zur Dniepr,* signé *Sarmaticus*, et vraisemblablement écrit par un officier allemand, contient les remarques suivantes, particulières à la mobilisation de l'armée russe. « La durée de la mobilisation ne peut être estimée que d'une façon approximative. Elle dépend, pour l'infanterie, des distances qui séparent les lieux de garnison des districts de recrutement et elle variera, en conséquence, avec les corps de troupes. *Ceux qui sont stationnés en Pologne et*

dans l'Ouest tirent presque tous leurs éléments de l'intérieur. Il s'écoulera des semaines avant que les réservistes aient pu rejoindre leurs corps respectifs. » Que signifie cette affirmation de l'officier prussien ? Pourquoi les corps de troupes stationnés en Pologne et dans l'Ouest tirent-ils presque tous leurs éléments de l'intérieur ? Pour satisfaire à ces deux questions, il faut tenir compte de la situation extraordinaire de la Pologne. La Pologne appartient à la Russie de la même manière que l'Alsace-Lorraine appartient à l'empire allemand. Le Polonais hait le Russe avec autant d'énergie que l'Alsacien hait le Prussien. Telle est l'explication de la particularité relevée par *Sarmaticus* dans le recrutement des corps de troupes stationnés en Pologne.

L'ouvrage *Von der Weichsel zur Dniepr* a donné lieu à plusieurs critiques. Une de

ces critiques, publiée en juillet 1886 dans la *Revue militaire de l'Etranger*, s'exprime ainsi (page 14) : « Sarmaticus ignore ou feint d'ignorer que les ressources du recrutement russe sont divisées en deux grandes catégories : l'élément dit *national*, et l'élément des frontières occidentales ou des *marches;* les garnisons sont divisées en deux catégories correspondantes : *intérieur* et *marches.* » Sans admettre les termes *ignore* ou *feint d'ignorer* qui ne sont guère justifiés aux yeux d'un lecteur impartial de l'ouvrage de Sarmaticus, il est intéressant de constater cette division qui répond à la séparation nette du territoire russe en deux régions distinctes. Continuons la citation de la *Revue militaire de l'Etranger* : « *En temps de paix,* les troupes de *l'intérieur* reçoivent ou prennent sur place, comme contingent annuel, trois quarts d'*éléments nationaux* et

un quart des *marches;* les troupes des *marches*, trois quarts d'élément national pris à l'intérieur et l'autre quart sur place. » C'est entendu ; voici pour le temps de paix. Quant à la conclusion du rédacteur de la *Revue militaire de l'Étranger*, la voilà : « Cette répartition est-elle applicable aux réserves en cas de mobilisation ? C'est ce qu'on ne sait pas. Mais si nous étions à la place de Sarmaticus, et par prudence, nous supposerions que les troupes de Pologne, par exemple, prennent les trois quarts de leurs réservistes sur place et mobilisent leurs unités de campagne, sans attendre l'autre quart qui leur viendra de l'intérieur et trouvera sa place dans les formations *dites de réserve.* » *Sarmaticus* est dans le vrai, tandis que le critique de la *Revue militaire de l'Étranger* se trompe sur ce détail du recrutement polonais.

Il suffit d'avoir causé avec quelques-uns des mille Polonais exilés à Paris, pour être fixé sur ce différend. A défaut de cette conversation, que l'on ouvre les livres auxquels l'élite de la société polonaise confie ses douleurs et ses espérances! « Les Serbes et les Roumains sont debout, en pleine possession de leur indépendance. La Bulgarie a trouvé de fermes et puissants protecteurs. Seule, la nation martyre dont le partage a été *le grand crime historique du siècle dernier* se voit toujours et quand même oubliée! Vainement elle se redresse vivante et fière *sous le regard de ses persécuteurs!* Vainement le cri de ses enfants s'élève vers le ciel *pour demander vengeance!* Nul ne lui tend la main pour l'aider à reprendre sa place au foyer des nations. Il semble que l'indépendance, *sainte et sacrée pour les autres,* doive être pour elle, longtemps encore, la

terre promise qu'elle entrevoit de loin, comme les Hébreux du temps de Moïse, sans pouvoir y mettre le pied. » Voilà comment les Polonais apprécient et qualifient la puissance russe! Voilà le concours moral des Polonais, aux Russes *leurs persécuteurs*. Le critique de la *Revue militaire de l'Etranger* saisit-il quel péril peut présenter à l'armée russe, un régiment, une division, un corps d'armée, où *tous les réservistes* seraient animés de pareils sentiments? Au reste, voilà ce que pense sur ce sujet M. de Newilinski, déjà cité tout à l'heure : « Eh bien! malgré tant d'épreuves, *malgré tant de désillusions*, il semble que l'on nous croie encore susceptibles de nous laisser entraîner par de belles paroles. Déjà nous voyons se préparer *dans certaines sphères politiques,* une agitation que nous devons signaler comme dangereuse et qu'à ce titre *nous*

devons flétrir avec la dernière énergie. Des brochures sont publiées à Paris, et de là répandues dans toute l'Europe, pour nous convier à *tendre la main à nos persécuteurs,* A NOUS RÉCONCILIER AVEC LA RUSSIE. On annonce même qu'une publication périodique va se créer tout exprès pour développer cette idée d'un *rapprochement nécessaire entre la Russie et la Pologne.* » L'écrivain de la *Revue militaire* se doutait-il que ce mince détail de mobilisation cachait le plus gros péril que coure l'empire russe, péril aussi menaçant que l'insuffisance des chemins de fer russes, péril encore plus évident que les trois portes ouvertes au nord, à l'ouest, au sud, sur le carré polonais, tandis que la porte de l'Est, la porte russe, est en face des marais de Pinsk!

Non! sans doute; aussi n'est-il pas superflu de poursuivre l'examen de l'état

d'esprit des Polonais. Continuons d'interroger *la Pologne et les Habsbourg* auquel nous avons déjà emprunté deux citations : « Les personnalités si éminentes et si honorables qui sont, en France, à la tête de l'émigration polonaise *connaissent trop bien le sentiment national* pour songer un seul instant à favoriser de pareilles idées. Elles savent trop bien qu'*il y a des choses irréparables* et que, suivant l'expression de l'Écriture, les pierres mêmes se soulèveraient d'indignation en voyant les martyrs donner l'accolade fraternelle aux bourreaux. Lorsqu'un fossé rempli de sang humain sépare ainsi deux peuples, les montagnes pourraient s'écrouler sans parvenir à le combler. » Si le lecteur juge ces sentiments exprimés en métaphores trop hardies, qu'il prenne le soin de placer les souffrances de l'Alsace-Lorraine à côté des effroyables tortures de la Pologne et

qu'il juge si les plaintes des victimes sont légitimes ! « Des générations entières travailleraient jour et nuit à y jeter toute la terre des campagnes voisines que le sang fumerait encore par-dessus leurs têtes... Le pardon viendra peut-être un jour ; *l'oubli et la réconciliation, jamais !* Quiconque a vécu, ne fût-ce qu'un jour ! de la vie polonaise, en est trop bien convaincu, pour se faire *l'apôtre d'un rapprochement à jamais impossible !* » Il est bon de reconnaître *ce qui se passe sous son nez,* selon la curieuse métaphore de Tourguéneff ; il y a donc lieu d'insister sur « l'état d'esprit polonais », tout aussi inconnu à plusieurs auteurs contemporains que l'état des communications entre la Pologne et les États voisins ; poursuivons en ce sens : « Il est possible que parmi les hommes d'Etat qui président aux destinées de la République française, il en existe quelques-uns qui,

dans l'espoir d'une revanche, nourrissent l'arrière-pensée de s'allier avec la Russie, mais ceux-là aussi sont des politiques trop fins et trop avisés pour s'être arrêtés un instant à des rêveries absolument puériles. » La finesse et la circonspection prêtées par M. de Newilinski aux hommes d'Etat de la République française sont-elles de nature à les préserver de pareilles rêveries ? Il faut le souhaiter ; continuons cette lecture. Après avoir cité une brochure intitulée *Russie et Pologne,* M. de Newilinski s'écrie : « Ainsi, voilà qui commence à devenir clair. C'est parce que la Russie court un danger imminent que nous devons aller à son secours. C'est parce qu'elle sent dirigée contre elle la pointe de l'épée austro-allemande qu'elle veut se faire une arme nouvelle en se réconciliant avec la Pologne. Et l'on espère qu'il se trouvera des naïfs pour se prêter à ce jeu d'enfant ! »